

œuvre d'art. La pluie les incommodait ? Ils se construisirent des abris, depuis le nid d'arbre de branches enchevêtrées, jusqu'à la coupole de Saint-Pierre dressée par Michel-Ange, et trouvèrent dans l'intervalle encore du temps pour des plaisanteries telles qu'un parapluie, un chapeau panama, et le persiflage de celui-ci, un béret d'étudiant allemand. Ils ne couraient pas assez vite ? Ils cassèrent les reins d'abord au cheval, et arrivèrent finalement au train-éclair, reposant leur esprit en route par l'invention du « sapin », de la bicyclette et du train omnibus. Ils étaient plus faibles que les grands fauves ? Krupp et Whitehead sont là pour témoigner qu'aujourd'hui ils n'ont plus à avoir peur de leurs ennemis. Sans s'arrêter un moment, marchant constamment de l'avant, ils arrivèrent toujours plus loin, toujours plus haut, du tissu en fibres végétales entrelacées jusqu'au jacquard, et du coin en pierre jusqu'à l'accumulateur électrique. Chaque génération a collaboré à cette œuvre, chaque génération sans exception. On lit et on entend dire parfois que les hommes doivent avoir oublié toutes sortes d'inventions importantes ; que les anciens Egyptiens, les Hindous, les Juifs, ont connu des arts et des forces naturelles qui sont ou complètement perdus pour nous, ou que nous avons dû redécouvrir

après un oubli de milliers d'années. Cela est invraisemblable au plus haut degré. Une pareille supposition procède du même mysticisme qui a également suggéré aux hommes le rêve si répandu du « bon vieux temps », de « l'âge d'or » situé dans le passé. Il n'est pas vrai qu'il y a dans l'histoire de l'humanité des époques de recul, ou même seulement d'arrêt. L'affirmation contraire repose sur une observation inexacte et sur un jugement incomplet. Au Yucatan, on trouve au milieu des forêts vierges les ruines de grands temples témoignant d'une architecture avancée, tandis que les habitants actuels du pays demeurent dans des cabanes faites de branches d'arbres. Dans l'Asie centrale, des peuples nomades qui ont pour abri une tente de feutre, errent à travers les ruines de vastes villes renfermant des palais en pierre, des canaux d'égout, des sculptures et des inscriptions. En Egypte, les pyramides et les pylones regardent de haut les nids en argile des fellahs. Le premier moyen âge a l'air d'une ruine de l'antique civilisation gréco-romaine. Tout cela ne m'échappe pas. Mais que remarquons-nous dans chacun des cas cités ? Seulement ceci, que les hommes ont disparu temporairement d'avoir des besoins de luxe et de les satisfaire. On pouvait oublier ce qui était beau, mais superflu ; jamais le nécessaire. Les



hommes pouvaient perdre l'adresse de broder leurs vêtements, jamais celle de se vêtir, celle-ci une fois acquise. On pouvait cesser de recouvrir les toits de lames d'or, on ne cessa jamais de construire un abri. Les connaissances essentielles, c'est-à-dire celles qui sont destinées à compenser la destitution native de l'homme au milieu d'une nature hostile, c'est-à-dire à lui faciliter sa conservation, ces connaissances, il ne les a jamais désapprises, mais au contraire toujours maintenues et élargies. Il est arrivé que des peuples barbares ont fondu sur des Etats amollis et pourris par une haute civilisation, et les ont démolis. Alors on parle de rétrogradation et de retour à l'état sauvage. A tort. Dans ces cas-là, les barbares victorieux ne s'arrêtèrent jamais. Ils évoluèrent, apprenant par eux-mêmes ou par les vaincus. Ceux-ci aussi reculèrent, non point parce qu'il était peut-être en eux de ne pas se développer davantage, mais parce que leurs nouveaux maîtres les empêchèrent de force de continuer à vivre dans leurs habitudes. Je croirai à la possibilité du recul humain, quand on me montrera dans l'histoire entière un seul cas où un peuple, quoique ne subissant aucune contrainte extérieure invincible, quoique restant dans les conditions habituelles préalables, aurait glissé, rapidement ou peu à

peu, d'un état de civilisation une fois atteint à un état inférieur. Je cherche en vain un cas pareil.

Les progrès matériels n'inspirent aucune estime aux contempteurs convaincus de l'espèce humaine, je le sais. Qu'est-ce que cela prouve, que nous correspondions aujourd'hui à l'aide du téléphone et du télégraphe, disent-ils, ou que nous ne tirions plus avec des flèches, mais avec des fusils à répétition ? Les inventions, si belles et si utiles qu'elles soient, ne naissent ni de la bonté ni même de l'intelligence particulière des hommes. On peut habituellement ramener leur origine à un hasard, et leur perfectionnement est presque toujours l'œuvre des instincts les plus bas. Le premier constructeur de la machine à vapeur ne songeait pas à alléger les misères de la vie à de pauvres portefaix ou tourneurs de roues, mais à s'enrichir et à acquérir de la gloire. Nul inventeur ne s'est contenté de la conscience d'avoir rendu à l'humanité un service effectif. Il s'est empressé de réclamer des brevets imposant à son humanité bien-aimée un impôt souvent lourd, pour pouvoir jouir de la nouvelle commodité ; il a crié comme un écorché, quand il ne s'est pas cru suffisamment honoré, apprécié et récompensé en espèces sonnantes par ses contemporains. Les chemins de fer et les ma-



chines-outils ne sont donc en aucune manière des preuves de la nature pitoyable des hommes.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces vues en détail. Je dis seulement : combien grands sont pourtant aussi, à côté des progrès matériels, les progrès intellectuels et moraux ! Quelle somme de noblesse d'âme, de fidélité à ses convictions et de sublimité de sentiment, est l'histoire de l'humanité ! Sans doute, si on le veut, on peut ne voir en elle qu'une suite de guerres sauvages, de destructions bestiales, d'intrigues, de mensonges, d'injustices et de violences. Mais ce n'est pas la faute des hommes, si les historiens ont mis en relief avec prédilection le côté hideux et criminel des événements. Ceux-ci ont aussi leur beau côté, et il n'y a qu'à le chercher. Au milieu de la plus horrible boucherie d'une bataille, s'affirment de glorieux traits de désintéressement, d'esprit de sacrifice et d'amour du prochain. Lors du massacre des Innocents à Bethléem, des mères ont eu probablement l'occasion de déployer tous les trésors d'un cœur aimant jusqu'à l'oubli de soi-même, et je ne doute pas que la nuit de la Saint-Barthélemy a vu plus d'un acte de touchante fidélité et d'admirable héroïsme. Sur chaque page de l'histoire universelle brille le nom de martyrs qui ont combattu et souffert pour ce qu'ils avaient reconnu comme

vrai. Pour chaque connaissance, pour chaque progrès a coulé du sang, du noble et généreux sang, souvent à torrents. Et ceux qui ont versé ce sang sans crainte et sans hésitation, quelle récompense ont-ils attendue ? Evidemment, nulle récompense matérielle, car à quoi serviraient tous les millions de la banque d'Angleterre, quand la communication entre la bouche et l'estomac est interrompue par la section de l'œsophage ? Et même nulle récompense morale, pas même la gloire posthume, la survie dans la mémoire des hommes, car beaucoup de grands faits ont eu lieu dans les ténèbres, inaperçus de témoins bavards, seulement vus par l'œil intérieur du héros, œil qui se ferma pour toujours, quand le sacrifice eut été accompli. Ce n'est pas pour un grossier avantage personnel qu'ont lutté les champions primitifs de l'idée, mais pour un bien si délicat et si noble, qu'il ne peut être apprécié que par un esprit hautement aristocratique : pour le droit de respirer dans une atmosphère de vérité, de mettre les actes d'accord avec les jugements, d'exprimer tout haut les pensées intimes qui se lèvent au plus profond de l'âme, de faire participer tous les hommes à une connaissance trouvée.

Mais je n'ai nullement besoin de citer les tragiques exemples de martyrs. La beauté de l'hu-



manité ne s'est en effet pas seulement dévoilée dans les flammes du bûcher et sur la plate-forme de l'échafaud ; elle règne plus modestement, mais également visible, dans tous les temps, dans tous les lieux, et au milieu de nous. Notre vie quotidienne est entrelacée par elle et en est pénétrée. Notre civilisation porte, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, ses traits. Qu'on se représente seulement de quels sentiments naît la résolution de fonder un hôpital où seront soignés de pauvres gens malades ; ou un mont-de-piété, où le besoigneux obtient un prêt à de faibles intérêts ! Les hommes qui imaginèrent ces institutions étaient d'ordinaire des gens riches, vivant et mourant dans la surabondance, sans avoir éprouvé par eux-mêmes la détresse et l'abandon. On ne pourrait leur faire aucun reproche, si leur esprit avait été seulement rempli des images à eux connues d'une existence de luxe, si les idées de misère, qu'ils n'avaient jamais pratiquée, n'y avaient trouvé aucune place. Mais ils sortirent d'eux-mêmes, ils allèrent à la recherche du lointain. Ils prirent la peine de se représenter les souffrances étrangères. Assis en riches à la table du festin, ils se demandèrent ce que devait ressentir Lazare à la porte, et, jouant avec des pièces d'or, ils se représentèrent ce qui adviendrait, s'ils n'avaient

pas le sou de l'empiette pour acheter du pain à leurs enfants. Cela n'est-il pas bien, cela n'est-il pas désintéressé ? L'idée de la solidarité peut d'ailleurs avoir encore joué son rôle ici. Le premier qui se préoccupa des malades et des pauvres, peut avoir été inconsciemment déterminé par ce raisonnement : « Il est possible que moi aussi je devienne un jour pauvre et malade, et alors pour moi aussi l'hôpital ou le mont-de-piété serait un bienfait. » Mais nulle personne n'a dû penser, au moins en Europe, où l'on croit peu à la métépsychose, qu'elle pourrait un jour aussi devenir un roquet ou un cheval, et néanmoins on a fondé des sociétés protectrices des animaux et des refuges pour les chiens sans maîtres, et jeté le manteau royal de la sympathie humaine jusque sur la créature privée de raison. Cette largeur de cœur, dont la préoccupation s'étend jusqu'aux souffrances des animaux, je l'honore même encore dans le mouvement anti-vivisectionniste. Les individus dont celui-ci émane sont à la vérité, au point de vue intellectuel, d'incurables idiots accusant une incapacité de compréhension et de jugement si complète, qu'on devrait leur enlever le droit de dire leur mot dans les choses de l'Etat et de la commune, ou même de disposer de leur propre avoir. Mais, quant au sentiment, on n'a



rien à leur objecter. Ils ont un cœur pour des souffrances qu'ils voient ou peuvent se représenter. Ils agissent en vertu d'une sympathie désintéressée, bien qu'imbécile.

Ainsi, nous sommes tout entourés de manifestations sublimes et touchantes de vertus humaines. Ainsi tout nous parle de grandes et nobles qualités de l'homme : chaque invention, de son intelligence pénétrante et de sa dextérité manuelle ; chaque science, de sa faculté d'observation patiente et de son sérieux désir de vérité ; chaque fait de l'histoire de la civilisation, de sa bonté désintéressée de cœur et de ses égards affectueux pour ses semblables. Innombrables sont les puissants esprits et les âmes profondes qui ont vécu avant nous et vivent avec nous, et le contenu entier de notre existence, notre monde d'idées et de sentiments comme notre bien-être quotidien, se composent des fruits de leur travail.

Mais l'avocat du diable ne perd jamais ses droits. Il arrêta ici l'essor de mon enthousiasme pour l'humanité, en faisant en ricanant cette remarque incidente : C'est très juste. Il y a toujours eu de grands esprits, et peut-être y en aura-t-il toujours ; mais ne sont-ils pas la rare exception ? La majorité ordinaire en est-elle moins pitoyable et basse ? Ceux-là ne sont-ils pas toujours persécutés et hais

par celle-ci ? Jean Huss, Arnaud de Brescia n'étaient chacun qu'une unité ; la populace qui entourait leur bûcher et les vit rôtir avec une édification joyeuse, comptait par milliers. Galilée était *un* ; les cardinaux qui le contraignirent à se rétracter en le menaçant de la torture, étaient des douzaines. A vous, l'évolution de l'humanité se présente comme une marche en avant ininterrompue, sur un large front et en profondes masses. Ça, c'est un tableau. J'en vois un autre : celui d'une série de dompteurs qui voudraient apprivoiser une bête lâche et féroce ; la méchante brute pense uniquement à déchirer son belluaire, et elle n'est retenue que par la cravache et le pistolet de celui-ci et par sa propre stupidité et abjection. Inutile d'ajouter que la bête est l'humanité, et que les dompteurs sont les grands esprits.

Ce discours de ma voix intérieure réveilla un instant toutes les sensations de déplaisir que j'avais rapportées de ma soirée. J'étais près de donner raison à l'avocat du diable. Mais le microscope était encore là, les noms augustes brillaient encore sur le dos des livres ; — non, décidément il n'avait pas raison. C'est une habileté oratoire, de partager l'humanité en un grand troupeau et en quelques pasteurs. Il est faux de représenter les esprits d'élite comme l'unique force motrice, la



foule comme l'éternel obstacle. Cette erreur, je l'ai aussi longtemps partagée, je l'avoue. J'étais d'avis qu'on pourrait rejeter toute l'humanité blanche au niveau du moyen âge, ou plus bas encore, si on coupait la tête à dix mille contemporains bien choisis, les seuls porteurs réels de notre civilisation. Je ne le crois plus.

Les qualités sublimes de l'humanité ne sont pas le bien exclusif d'un petit nombre qui forme des exceptions, mais des dons fondamentaux qui sont répartis uniformément à travers la masse entière de l'espèce, comme les organes et les tissus mêmes, comme le sang, la matière cérébrale et les os. Sans doute, quelques-uns ont plus de cela, mais tous ont quelque chose. Quel dommage que l'expérience soit impossible ! Mais, théoriquement, je puis me l'imaginer. Qu'on prenne un certain nombre d'hommes moyens des plus indifférents, sans culture intellectuelle particulière, sans connaissances spéciales, des gens qui ne savent des choses rien de plus que ce qu'on peut en apprendre en parcourant distraitemment des journaux et en causant dans des brasseries ; qu'on les fasse jeter par un naufrage sur une île déserte, livrés à leurs seules ressources ; quelle sera la destinée de ces Robinsons ? Au début, ils s'y trouveront plus mal que les sauvages de la mer

australe. Ils n'ont pas appris à faire usage de leurs dons naturels. Ils ne savent pas qu'on peut manger sans être servi par un garçon, qu'il y a des denrées alimentaires en dehors des halles, et que, pour se procurer la quincaillerie nécessaire, il existe d'autres moyens que de s'adresser au boutiquier. Mais cela ne durera pas longtemps. Ils parviendront bientôt à se tirer d'affaire. Ils feront bientôt en eux-mêmes des découvertes, puis d'importantes inventions. On découvrira qu'il y avait à l'état latent, dans l'un un grand talent technique, dans l'autre un grand talent philosophique, dans le troisième un grand talent organisateur. Ils revivront en leur milieu, en une génération ou deux, toute l'histoire de l'évolution de l'humanité. Tous parmi eux ont vu des machines à vapeur, nul parmi eux ne sait exactement comment cette machine est construite, et ils arriveront bientôt à le savoir par leurs propres réflexions, et à s'en fabriquer une. Tous parmi eux ont entendu parler de la poudre à canon, et nul ne sait exactement en quelles proportions sont mélangées les matières qui la constituent ; ils ne se composeront pas moins bientôt de la poudre utilisable. Et il en sera de même pour tous les ustensiles, pour toutes les connaissances et pour toutes les habiletés. Ces gens que dans leur pays on était



obligé de regarder comme de la canaille la plus vulgaire, étaient en réalité tous autant de petits Newton, de petits Watt, Helmholtz, Graham Bell. Au milieu de notre civilisation, il leur manquait l'occasion de se développer ; l'île déserte la leur a offerte. La vie civilisée ne réclamait d'eux que des bavardages et de l'ânerie et un peu d'argent comptant. Avec celui-ci ils achetaient ce dont ils avaient besoin et qu'ils ne pouvaient prendre à crédit, et quant aux bavardages et à l'ânerie, ils en fournissaient à satiété. La nécessité exigea d'eux sérieux, profondeur, facultés inventives, et voyez : tout cela, ils le fournirent également, et assez abondamment pour en constituer, dans une capitale européenne, un grand homme. La sagesse populaire a depuis longtemps remarqué que c'est dans la guerre et en voyage que l'on apprend le mieux à connaître les hommes. Pourquoi ? Parce qu'alors ils ne suivent plus le chemin battu ; parce que, pour se débrouiller, ils doivent appeler à leur secours tout l'esprit que pouvait recéler leur être intime, et parce que, généralement, ils déploient effectivement sous cette contrainte des qualités qu'on n'aurait jamais soupçonnées en eux. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a en tout homme sainement développé le germe d'un grand champion de la civilisation. Il faut seulement le forcer

à le devenir. C'est ainsi que chaque couronne d'arbre peut se transformer en une racine, si l'on place à rebours l'arbre dans la terre, forçant de cette façon les branches feuillues à puiser leur nourriture en plein sol.

Ma réunion mondaine se présentait maintenant à moi sous un tout autre aspect. Je ne voyais plus des sottises et des fats, des égoïstes et des idiots, des gens vulgaires et vaniteux, mais rien que des talents inconnus, des Brutus qui feignent l'idiotie, des grands hommes qui restaureraient toute notre civilisation d'aujourd'hui et celle de demain, si, pour une cause quelconque, elle était détruite. Un profond amour, une profonde admiration pour l'humanité tout entière pénétrèrent dans mon cœur, et l'un et l'autre persistent réellement, — jusqu'à ce que je fusse retourné parmi les hommes.